

L'HÔTÂ



L'HÔTÂ

«La maison, le foyer» en patois d'Ajoie

L'HÔTÂ N° 33

ASPRUJ - 2009

Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien

*Elle veille à la conservation de la culture traditionnelle et populaire, dont les différentes formes comprennent:
la langue, la littérature, la musique, la danse, la mythologie, les rites, l'architecture, les arts, l'artisanat,
les jeux, les coutumes (UNESCO 1989)*

ASPRUJ

Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien

Comité

Président:

Pierre Grimm
8, rue des Granges
2800 Delémont
Tél. 032 422 87 83
Adresse internet:
pierre_grimm@bluewin.ch

Secrétaire:

non repourvu

Fichier et librairie:

Marie Lopinat
2, Le Génévri
Case postale 148
2950 Courgenay
Tél. 032 471 10 70
Adresse internet:
jemalo@swissonline.ch

Chargée de *L'Hôtâ*:

Monique Lopinat-Rebetez
3, Sur-chez-Poisat
2853 Courfaivre
Tél. 032 426 13 93
Adresse internet:
lopinat@sysco.ch

Caissier :

Fiduciaire Bruno Henz et Fils Sàrl
20, rue Briscol,
2853 Courfaivre

Membres:

Gérard Aubry
22, rue Saint-Hubert
2340 Le Noirmont
Adresse internet:
g.s.aubry@bluewin.ch

André Bessire
46, Grand-Rue
2603 Péry
Tél. 032 485 12 13
Adresse internet:
fbessiresa@vtxnet.ch

Charles Cattin
Le Champé
2826 Corban
Tél. 032 438 87 81
Adresse internet:
ch.cattin@bluewin.ch

Jean-Paul Prongué
44, rue de Courgenay
2942 Alle
Tél. 032 466 87 63

René Racordon
5, Champ-des-Rochets,
2952 Cornol
Tél. 032 422 64 61
Adresse internet:
r_racordon@hotmail.com

Membres du comité de rédaction:

Monique Lopinat-Rebetez,
Courfaivre
Pierre Grimm, Delémont
Jean-Paul Prongué, Alle
Jean-Louis Merçay, Porrentruy

Mise en pages:

Hélène Boegli, Movelier

L'ASPRUJ est membre fondateur de:

- Le Musée rural des Genevez
- L'Association pour la sauvegarde de la Baroche
- L'Association pour la sauvegarde des murs en pierres sèches (ASMPs)

SOMMAIRE

A Stéphane... ..	4
par Monique Lopinat-Rebetez	
Quid de l'ASPRUJ?	5
par Pierre Grimm	
Lessive d'hier et d'aujourd'hui	7
par Jean-Louis Merçay	
Cheveux d'anges - Tableaux étranges	17
par Nathalie Zürcher	
Le château de Delémont	27
par Christophe Girardin	
Les recettes inédites du moulin Courbat	47
par Charles-André Lehmann	
Le chemin de croix des croix	75
par Jean-Paul Prongué	

Couverture: Ce qui reste d'une croix en fonte à Roche-d'Or. Photo Jacques Bélat.

L'Hôtâ est publié par l'Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien (ASPRUJ).

La revue est remise sans supplément à chaque membre qui s'acquitte de sa cotisation.

La responsabilité des articles incombe aux auteurs.

Prix du numéro: Fr. 25.–

A Stéphane... (et à quelques autres, peut-être)

– Salut. Moi c'est Stéphane.

– Salut.

C'est la première soirée du cours d'info à Bienne et il n'y a plus qu'une place libre, à côté d'un jeune gars large d'épaules. Bien fait pour moi, je n'avais qu'à être à l'heure. Je m'installe et me présente.

– Lopinat... attends... C'est pas toi qui as écrit, il y a trois ou quatre ans, un article sur les anciennes variétés de fruits, dans un bouquin qui s'appelle, euh...

– *L'Hôtâ*. Oui, c'est bien moi.

– Oui, c'est ça. Ça m'a intéressé. C'est un copain qui me l'avait apporté quand j'étais au foyer d'éducation. Ouais... c'était le temps où je faisais des conneries...

Je dévisage, éberluée, mon voisin qui parle posément, avec une toute petite pointe d'accent suisse alémanique. Une carrure balèze, le crâne rasé, un fin tatouage sur chaque poignet et un anneau gris qui lui traverse la lèvre inférieure. Son blouson très clouté pend sur le dossier de sa chaise.

– C'est comme ça que j'ai commencé à m'intéresser aux fruits. Je n'avais jamais regardé les arbres fruitiers avant. Alors je suis allé trouver les gens qui avaient des arbres et je leur demandais quelle sorte de fruits c'était. Je notais tout dans un carnet. Et puis j'ai distillé. Mais ce que je préfère, c'est la gentiane, ça je suis passionné.

On est deux, ça tombe bien.

Entre deux clics de souris, nous échangeons sur la manière d'enlever la terre des racines de gentiane, les bonnes années et les moins bonnes. Mon écran se met en veille et Stéphane poursuit.

– Je ne connaissais rien de mon pays, de ses gens, et des maisons. Les maisons, ça a des histoires extraordinaires. Tu connais celle de la maison des Sarrasins, à Orvin ?

Je connaissais. Stéphane ne s'arrête plus...

– Parfois, quand on a congé, un copain et moi, on va interroger les vieux. On les enregistre. Ils nous ra-

content des histoires d'ici. Peut-être qu'un jour on les publiera...

Stéphane a 26 ans. Avec sa compagne, il vient d'acheter une vieille ferme. Il soigne les gens dans un hôpital et est papa depuis peu. Un article de *L'Hôtâ* lui a ouvert une fenêtre sur son pays. Stéphane a pris conscience qu'il avait des racines. Ça l'a aidé à grandir, à s'épanouir, à s'ancrer dans son paysage. J'avais été le déclic de tout cela, j'étais contente. Mission accomplie, bilan positif. Je peux transmettre le témoin au futur rédacteur, à la future rédactrice qui reste toutefois à trouver.

Je souhaite à tous les lecteurs de *L'Hôtâ* beaucoup de plaisir à la lecture du présent numéro, le dernier que je mène à bien. Je ne peux qu'espérer que les murs de *L'Hôtâ*, comme ceux de nos vieilles bâtisses trop souvent délaissées, seront assez solides pour résister aux rigueurs de l'hiver jurassien.

Monique Lopinat-Rebetez

Quid de l'ASPRUJ ?

L'ASPRUJ n'a jamais été aussi bien organisée.

En collaboration avec Patrimoine suisse, section Jura, elle assure bon an mal an le suivi des projets de construction.

Depuis trente-trois ans, elle édite chaque année la revue *L'Hôtâ*, dont chacun reconnaît l'excellente qualité.

Elle possède un local où est rangée la collection complète de ses publications et où dorment plus de trente années d'archives. Elle s'est dotée d'un site internet auquel, soit dit en passant, vous pouvez accéder en tapant l'adresse www.aspruj.ch.

Ses finances, bien que modestes, sont saines. Une fiduciaire veille à leur bonne marche.

La participation de nos membres aux assemblées générales et aux traditionnelles activités s'effiloche, touche au confidentiel. Nous avons beaucoup de peine à remplacer les membres du comité qui s'en vont.

Notre secrétaire, Marion Chapuis, s'en est allée l'année passée et n'a pas été remplacée. Marie Lopinat quitte le comité de l'ASPRUJ à la fin de cette

année. Marie, c'est la bonne fée de l'ASPRUJ. Ses tâches sont nombreuses et précieuses: tenue du fichier des membres, envoi de *L'Hôtâ*, convocations à l'assemblée générale et aux diverses manifestations de l'association, cotisations, gestion des publications, entre autres. De plus, à chaque parution de *L'Hôtâ*, Marie se charge de la distribution et du réapprovisionnement des librairies jurassiennes. Activités multiples donc, que Marie a remplies avec brio et compétence pendant de nombreuses années. Toute l'ASPRUJ lui adresse un grand merci.

Nous sommes par ailleurs toujours à la recherche de la perle rare qui reprendra le flambeau de *L'Hôtâ* dont la rédaction est assurée, depuis cinq ans, par Monique Lopinat. Appelée à réorienter son activité professionnelle, la rédactrice remet sa charge de responsable de *L'Hôtâ*. Le présent numéro sera le dernier de son cru. Trouver des sujets intéressants et des auteurs passionnés, conseiller et épauler lors de l'élaboration des articles, la tâche de Monique, de l'idée qui germe à la page

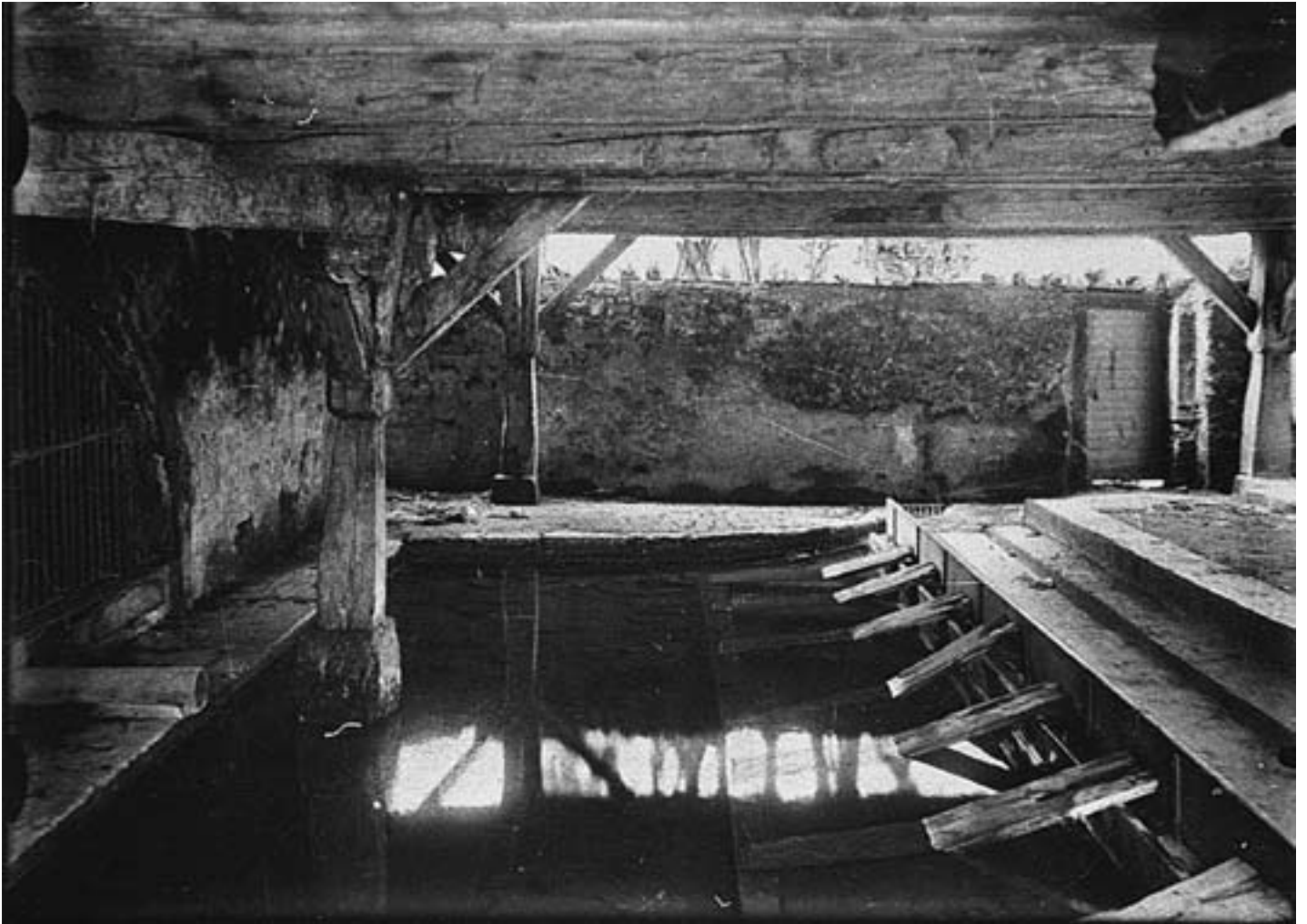
qui prend forme, ne fut pas légère. Secondée certes par un comité de rédaction, Monique a marqué *L'Hôtâ* de son empreinte personnelle. Soucieuse d'excellence, elle l'a élevé au niveau qu'on lui connaît. Là aussi, un grand merci de l'ASPRUJ.

Notre association défend les vieilles fermes et les centres anciens de nos villages et fait appel à un des moyens les plus modernes de communication, un site internet, n'est-ce pas contradictoire? Pour faire sérieux, faut-il revenir à l'encrier et à la plume d'oie? Ou alors, bouleverser cette bonne vieille organisation associative héritée du Code civil suisse du début du XX^e siècle? Adieu présidence, comité, vérificateurs des comptes, assemblée générale? Place aux groupes décentralisés qui suivront les projets de constructions? Vive la nouvelle rédaction éclatée de *L'Hôtâ*?

A peine ai-je forcé le trait, mais il y a urgence! Le débat est lancé.

Pierre Grimm
Président de l'ASPRUJ

Lessive d'hier et d'aujourd'hui



Jusqu'au début du XX^e siècle, la source de la Chaumont, à Porrentruy, a alimenté le lavoir public qui se trouvait au bas de la rue du même nom.
Photo Albert Perronne, prise le 4 mars 1935. Fonds du Musée de l'Hôtel-Dieu, Porrentruy.

La lessive, du latin *lixivia*, de *lix*, *licis*, cendre du foyer, quelle tâche plus fréquente aujourd'hui, plus banale si j'ose dire? Les jeunes garçons apprennent à la faire eux-mêmes et pour ront le nid familial, l'usage maîtrisé du lave-linge constituera l'une des clés de leur émancipation.

L'ordinaire actuel n'a pas toujours eu cours, on s'en doute bien, dans nos campagnes en particulier. Il y a à peine un peu plus de cinquante ans, le travail de lessive faisait encore partie des tâches harassantes dévolues surtout aux femmes. Aussi ne faut-il pas s'étonner que ces dernières accueillirent avec enthousiasme tout progrès technique susceptible de s'épargner du temps et de la sueur. En fait, les machines à laver le linge existaient depuis fort longtemps déjà, pourtant elles tardaient à conquérir le milieu rural.

Dans cet article, on n'abordera pas le repassage, l'évolution des techniques de lessivage et de séchage du linge fournissant déjà largement assez de matière. Par le biais de témoignages décrivant le vécu de la lessive à l'ancienne, puis celui de progrès techniques longs à s'imposer, progrès réalisés autant dans le domaine des détergents que dans celui des machines, on mesurera les changements opérés chez nous au cours du dernier siècle.

Par parenthèse, les différentes éditions de dictionnaires des cent soixante dernières années livrent plusieurs définitions du mot lessive. On trouve quatre acceptions distinctes qui ont toutes trait à l'activité elle-même. *La lessive représente l'action de lessiver, de couler la lessive*: un jour de lessive. Elle désigne aussi *le linge à lessiver*: aujourd'hui, nous avons une grosse



Récipient servant à tamiser les cendres, avec le couvercle ouvert.
Collection Chappuis Fährndrich, Develier

lessive. Elle s'applique encore à *l'eau détersive*, que l'on réchauffe... et jette après usage. Et elle signifie enfin le savon lui-même, la poudre miracle forcément beaucoup plus avantageuse sur le marché que sa concurrente, et qui lave plus blanc... tout en respectant l'environnement bien entendu.

Trois mots du dictionnaire franchissent toutes ces décennies: *lessivage* (peu ou pas employé chez nous), *lessive* et *lessiver*. Dès 1860¹ apparaissent *lessiveur*, *lessiveuse*, ainsi que *lessivier* et *lessivière*, qui nomment exclusivement des personnes, ceux et celles qui lessivent. Une lessivière est une femme de journée qui lessive le linge. C'est le synonyme de lavandière, un terme pas usité chez nous. Une édition de 1897² fait découvrir une seconde acception à *lessiveuse*: *appareil dont on se sert aujourd'hui dans les ménages pour blanchir le linge à la vapeur*. En 1923³, la lessiveuse est devenue *un appareil servant à lessiver le linge domestique*. Une édition de 1972⁴ dit: *récipient en tôle galvanisée servant à faire bouillir le linge*. Ce

champ lexical s'enrichit de deux adjectifs attestés au début de la seconde partie du XX^e siècle: *lessivable* (1954), littéralement: qui peut être passé au lave-linge, et *lessiviel* (1962), qualifiant le produit: savon, poudre.

La cendre, premier détersif

A noter que l'on prononçait volontiers chez nous *la l'ssive*, *faire la l'ssive*, mais on disait: *le jour de lessive*⁵. La *l'ssive* commençait par le trempage sans savonnage du linge sale dans une cuve, au moins une nuit. Il y a cent ans environ, on faisait à Miécourt⁶ deux lessives par an: celle de printemps et celle d'automne.

Après un trempage préalable ayant pour effet de le débarrasser des substances solubles, le linge à laver était mis dans une grande cuve placée sur un trépied en forme de T, sur une croix à quatre pieds ou tout simplement sur deux chevalets. On avait soin de placer le plus sale en dessus. Ce linge à laver était recouvert d'un grand drap tissé grossièrement, le charrier (*chieurie*), appelé aussi *fleurier*. Sur ce drap, qu'on avait pris soin de relever sur les bords du récipient, on étendait des cendres de chêne, de hêtre, d'orme et de charme, bien tamisées et l'on versait de l'eau très chaude par-dessus. Parfois les cendres étaient enfermées dans un sac⁷. L'eau filtrait à travers le linge, puis s'écoulait

Cheveux d'anges – Tableaux étranges

Ou l'art de garder la mémoire du disparu grâce à ses cheveux



Détail d'un tableau en cheveux daté de 1877 et provenant des Franches-Montagnes. Les cheveux tressés forment une arborescence complexe et sont liés à la base par une tresse nouée et par un ruban portant la dédicace du souvenir. Collection du Musée Chappuis-Fähndrich, Objets de la vie quotidienne au temps passé dans le Jura, Develier.

De nombreux objets ornaient, autrefois, les chambres de nos arrière-grands-parents. Ceux que j'ai le plaisir de présenter ici ont complètement disparu de notre environnement. Témoins de l'habileté d'artisans talentueux, d'un goût stylistique remarquablement emprunté aux traditions et modes de l'époque, ces ouvrages mê-

lant iconographies et cheveux ont été évacués de notre quotidien. Médaillons, bijoux, ceintures, délicates broderies ou cordons faits à partir de cheveux sont cependant dignes d'intérêt non seulement pour leur réalisation, mais parce qu'ils sont devenus très rares aujourd'hui. En effet, d'une production considérable durant le

XVII^e jusqu'au début du XX^e siècle en France, en Angleterre ou en Suisse ne reste qu'une collection désuète visible dans quelques musées ou chez des particuliers.

C'est en parcourant régulièrement les couloirs du Musée Chappuis-Fähndrich, à Develier, que mon attention a été attirée par ces étranges



Cadre en cheveux. Environ 1900. Collection du Musée Chappuis-Fähndrich.

œuvres d'art, car il faut bien les considérer comme telles. De ces différents tableaux en cheveux, votifs ou profanes, bijoux, chaînettes de montre et reliquaires, émane une grande sensibilité. Je me suis alors intéressée à cet étrange univers mêlant la vie et l'au-delà.

Les différentes recherches menées pour la rédaction de cet article ne m'ont apporté que très peu d'éléments. En effet, la bibliographie sur le sujet est à peu près inexistante dans notre pays. L'exposition *Cheveux* du Musée de Carouge en 2000 et le livre – qui a

plus de vingt ans – d'Andrée Chanlot *Les ouvrages en cheveux* ont été les principales sources utilisées pour ce travail. Par ailleurs, les précieuses informations du conservateur du Musée Chappuis-Fähndrich, Monsieur Marc Chappuis, m'ont permis de donner corps à cet article.

Le sujet pouvant être abordé de différentes manières, selon les artisans, selon les modes et coutumes ou selon les techniques utilisées, je me bornerai ici à témoigner seulement de la fascination complexe que la société a vouée à ces différents objets faits de

cheveux et m'intéresserai exclusivement à ceux de la collection du musée de Develier, collection par ailleurs unique en Suisse, voire au-delà. Les trois cartes postales, par contre, sont extraites de l'ouvrage d'Andrée Chanlot mentionné en fin d'article.

Pouvoir et séduction

Les cheveux ont, de tout temps, fasciné les hommes à tel point que la langue française regorge d'une multitude d'expressions courantes y ayant trait, par exemple «s'arracher les cheveux», «se faire des cheveux» ou «couper les cheveux en quatre». Par ailleurs, le contexte mystérieux de ce «poil de la tête de l'homme¹», dont la croissance se poursuit même après la mort, engendre chez nos ancêtres le mythe du cheveu chargé de divers pouvoirs. La chevelure est considérée comme un symbole de séduction chez la femme, de force chez l'homme. Re-latée dans les textes bibliques, l'histoire de Samson raconte comment ce juge d'Israël tirait sa force prodigieuse de l'opulence de sa chevelure ou comment Absalon, fils de David, perdit la vie en emmêlant ses longs cheveux dans les branches d'un arbre.

Au temps des pharaons, les Egyptiens avaient le goût des perruques, coiffures d'une infinie variété, portées par les vivants et les morts et qui nous sont connues par la statuaire ou les

Le château de Delémont – de son édification à 1974



Le château côté cour. Photo Pierre Montavon

Enseignant à l'école primaire du Château depuis août 2002, je me suis rapidement intéressé aux murs qui m'entouraient. Encouragé par mes proches et collègues, je me suis mis en tête de faire une synthèse de tout ce qui avait été publié sur ce digne

édifice. Ce travail reprend les données d'Arthur Daucourt, celles d'André et de Jean-Louis Rais, mais aussi d'autres auteurs. Certaines informations étant contradictoires, il a bien fallu opérer un choix; en cas de doute, je me suis généralement référé à A. Daucourt.

Ce dépoussiérage ne se veut en rien contradictoire aux autres écrits sur le sujet, mais complémentaire. J'espère que cette présentation permettra à chacun de connaître mieux ce lieu qui fait partie du patrimoine culturel commun des Jurassiens.



La peinture reproduite ci-dessus est la plus ancienne vue de Delémont. Elle représente l'incendie de 1487. On perçoit clairement au sud-ouest de la cité le fameux château et le châtelet. Les caves voûtées datent de cette époque. On les connaît aussi sous le nom de « caveau ». Aujourd'hui, on y accède par la place Monsieur. Musée jurassien d'art et d'histoire de Delémont.

Delémont possède trois châteaux, qui sont encore totalement ou partiellement conservés en ce début de XXI^e siècle: le Vorbourg, le plus atypique; le Domont, le plus discret, et le château des princes-évêques, le plus majestueux. A la différence des deux premiers, le troisième se situe en pleine ville. Il marque la puissance et la richesse du souverain.

Comme les rois de France possédaient le château de Versailles, les rois d'Angleterre Windsor, un prince du Saint-Empire romain germanique se devait donc d'avoir lui aussi un château à sa mesure. Ainsi, en 1716, Jean-Conrad de Reinach-Hirtzbach, prince-évêque de Bâle, ordonna la construction de sa résidence d'été à Delémont.

Il chargea l'architecte Pierre Racine, de Renan (Jura bernois actuel), d'être le maître d'œuvre de l'ensemble de l'ouvrage. Le chantier commença en 1716 et se termina en 1727. Le 28

août 1728, le créateur de ce magnifique ensemble décéda, après avoir créé l'œuvre de sa vie. Le château passe pour être l'entreprise architecturale la plus considérable jamais conçue à Delémont. Il n'est pourtant qu'une partie du palais. L'immense ouvrage comporte encore une cour d'honneur, un jardin à la française¹, une orangerie², un châtelet, une grange, une écurie, un chemin de ronde, une tour hexagonale, deux bassins et deux corps de garde.

L'emplacement

En survolant la vieille ville de Delémont ou en regardant une carte, on remarque nettement le palais, au sud-ouest de la ville. Il s'agit d'un ensemble de bâtiments harmonieusement disposés dans un des coins de la cité. Ces constructions correspondent à la démesure du prince et de l'époque. Comparativement à la vieille ville plu-

tôt exigüe, la surface de construction en impose par ses proportions. Ce terrain représente plus de dix pour cent de l'espace fortifié de la ville. Il se distingue par son organisation géométrique soignée. Cette large superficie, de surcroît incorporée à l'intérieur de remparts, était occupée jusqu'en 1717, date de la démolition de l'ancien château.

Ce dernier était un manoir construit peu après le tremblement de terre du 18 octobre 1356. Son mur nord se situait entre l'aile ouest du château actuel et le châtelet. A l'occasion de fouilles en 1943, André Rais mit au jour à cet endroit-là les anciens murs qui formaient les bases nord de cet ancien bâtiment. Il mesurait 19 m sur 11 m et était flanqué d'une tourelle circulaire au nord. Cet édifice, pourtant protégé par les remparts de la ville, était encore entouré d'un petit mur d'enceinte et d'un fossé rempli d'eau, large de 10 m et profond de

Les recettes inédites du moulin Courbat, à Buix

Buix possédait déjà son moulin à l'époque médiévale, sur lequel nous ne connaissons que très peu d'éléments.

Pierre Corbat de Fregécourt, né en 1662 (par la suite Courbat) est arrivé à Buix en 1678 et s'est marié avec Anastasie Meusy, originaire de Buix¹. Ainsi naissait cette famille désormais originaire de Buix. A partir de cette date, tous les meuniers ont été des descendants de Pierre et Anastasie Corbat-Meusy.

Ainsi, ce ne sont pas moins de sept meuniers qui se sont transmis cette maison.

Liste des meuniers de 1678 à 1929

Pierre Corbat, 1662-1712, marié à Anastasie Meusy, de Buix;

Jean Corbat, 1683-1742, marié à Marie Anne Stouff, de Florimont;

Jean Pierre Corbat, 1719-1805, marié à Madeleine Galeuchet, de Courtemaîche;

Jean Pierre Félix Courbat, 1744-1798, marié à Catherine Crelier, de Bure;

Pierre Joseph Courbat, 1790-1854, marié à Catherine Prongué, de Buix;

Pierre Joseph Victor Courbat, 1812-1874, marié à Marie Courvoisier, de Faverois;

Pierre Joseph Victor Courbat, 1847-1929, marié à Marie Theurillat, de



Le moulin de Buix vers 1900. 2^e depuis la droite : Joseph Courbat (1847-1929), 3^e : Marie Courbat-Theurillat (1856-1917).

Montignez.

Le dernier ayant été meunier fut Joseph Courbat, né en 1847 et mort en 1929.

Joseph et son frère Xavier firent leurs écoles au petit séminaire de Lachapelle-sous-Rougemont (Territoire de Belfort). Xavier ayant écarté son désir de devenir prêtre (les Courbat ont «fourni» sept prêtres du XVIII^e siècle à 2009) devait reprendre l'exploitation du moulin, mais il décéda subitement

à l'âge de 20 ans. C'est donc Joseph qui reprit le moulin laissé par son papa. Il unit sa destinée à Marie Theurillat, fille de Jacques, de Montignez, le 16 novembre 1880. Trois enfants naquirent de cette union : Marie en 1881 (mariée à Louis Laurent (1875-1912), Mathilde en 1884 (restée célibataire) et Pierre Joseph Xavier en 1892. Malheureusement, le petit dernier décéda en décembre de la même année. Très certainement, Joseph, ne

¹ L'Hôtâ N° 13, «Les anciens vignobles de Buix», Philippe Froidevaux, 1989, page 18.

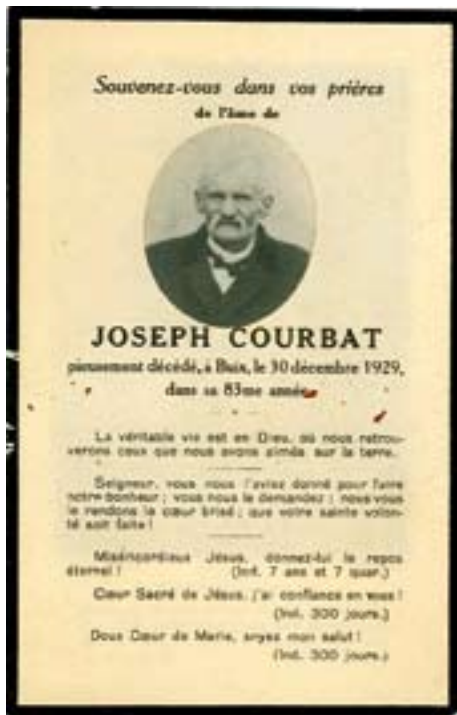


Image mortuaire de Joseph Courbat, dernier meunier de Buix.

voyant pas de descendant pour reprendre le moulin et accusant une baisse des travaux de meunerie, cessa ses activités à la fin du XIX^e siècle. Dès cette période, il se consacra à l'agriculture, suivi par son petit-fils Georges Laurent (1910-1981), son arrière-petit-fils Louis Laurent (1946-2004) et actuellement son arrière-arrière-petit-fils Nicolas Laurent.

Cette bâtisse est dans les mains de la même famille depuis plus de trois cents ans, comme en témoigne la lettre de patente de 1746 ci-contre.



Le chemin de croix des croix de nos chemins

Au Moyen Age, le territoire d'une communauté est souvent marqué par des croix aux quatre coins de ses finages. Sous l'Ancien Régime, les chemins qui partent d'un village sont signalés par des croix. Les paroisses vont y prier en procession durant les Rogations. Après le Concordat napoléonien de 1801, elles font édifier ou réédifier des croix de pierre ou de fer forgé lorsque l'hostilité gouvernementale envers l'Eglise est la plus forte, soit entre les Articles de Baden en 1836 et le départ de M^{gr} Lachat en 1884, en passant par la guerre du Sonderbund en 1847 et le Kulturkampf en 1873. Le rétablissement des processions dans le Jura en 1918-1919 est également célébré, ainsi que les missions prêchées dans les paroisses jusqu'au concile de Vatican II (1962-1965). Des particuliers font tailler des croix qu'ils disposent le long des chemins, souvent avec leur nom ou leurs initiales.

Le respect que devrait susciter le patrimoine religieux s'est perdu. La question tient au changement des mentalités et non à l'absence de moyens techniques ou de disponibilités financières. Bien des croix ont disparu, renversées par le vent ou les machines agricoles. Parmi celles qui subsistent, beaucoup se désagrègent dans l'indifférence des responsables



locaux et cantonaux: il n'est que de considérer la très vieille croix de Fontenais, la plus belle du Jura, qui devrait être mise à l'abri depuis longtemps.

Cœuve

Sur l'ancien chemin menant de Cœuve à Damphreux, cette belle croix de pierre datée de 1777 est unique en son genre. Avec les extrémités de ses bras biseautés, et non pas tréflés, elle rompt avec le style dépouillé

des croix de la région. Son élégance toute de légèreté est caractéristique de l'Ancien Régime finissant. En son centre, un cœur délicatement posé sur des pétales de fleurs témoigne de la dévotion au Sacré-Cœur et une couronne d'épines est sculptée à l'avers. Ces motifs sont très rares sur les croix du Jura. Les bras de la croix étaient encore, lorsque nous avons fait les photos ci-dessus, posés sur la colonne verticale, calés avec... un morceau de bois! Un coup de vent récent vient de jeter au sol cette petite merveille.



Roche-d'Or

Il y a quelques années, une grande croix en fonte saluait le visiteur arrivant sur les hauteurs de la Vacherie-Dessus. Entre-temps, cette croix a été sciée et enlevée. Seul subsiste le socle qui rappelle la mémoire de Pierre-Joseph Lachat, né à Roche-d'Or en 1799, sans doute le propriétaire des lieux au début du XIX^e siècle.

